

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 43

Artikel: Mon mari : (patois de Boudevilliers, Neuchâtel)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

irrégulier. A mesure que l'on avance, le nombre des stalactites augmente et, de temps à autre, elles laissent tomber des gouttelettes d'eau, ce qui rend le sol boueux à certains endroits. Le long des parois, on voit tout à coup une petite excavation, une sorte de trou étroit dans lequel il faut jouer des coudes et des genoux pour y pénétrer. Souvent à l'extrémité de ce couloir, on découvre une petite pièce d'eau de quatre ou cinq mètres carrés de surface et d'un demi-mètre de profondeur, véritable lac en miniature dont l'eau, d'une limpidité de cristal, n'a pas d'écoulement.

Ici et là, de hautes cheminées verticales trouent la voûte, laissant voir, sur leurs parois, des dépôts tuffiers. On va ainsi pendant une heure, car le sol est irrégulier et l'on avance difficilement quand il y a beaucoup d'eau.

La deuxième grotte n'a pas moins de 500 mètres de longueur. Elle a peu d'eau, ce qui la rend d'un accès plus facile. Elle décrit une longue courbe, aisément reconnaissable à la boussole. Un courant d'air continu souffle du fond de la grotte vers l'orifice. La voute — souvent de forme ogivale — atteint parfois trois et même quatre mètres de hauteur, tandis qu'en d'autres endroits, il faut se baisser et même ramper. Partout, sur les parois, sur la voûte et autour des stalactites, il y a des concrétions tuffières. A mesure que l'on avance le couloir se resserre ; ce manque d'espace vous écrase et vous étouffe. Il faut alors se hisser comme dans une cheminée. Mais voici une nappe d'eau qui arrête le visiteur. On avance par-dessus les corniches des rochers et l'on fait un sondage : une pierre fixée à l'extrémité d'une ficelle de 20 mètres de long ne permet pas d'évaluer la profondeur de cette nappe d'eau. Il faut supposer qu'on est en présence d'une poche d'eau de dimensions phénoménales.

On visite rarement la troisième grotte à cause de son accès difficile. Du reste, toutes trois sont pareilles dans leur ensemble et ne varient que dans le détail. Elles ont des couloirs latéraux, sortes de « boyaux » dans lesquels on risquerait de s'égarer en voulant y pénétrer sans guide. Suivant les saisons, leurs flaques d'eau sont plus ou moins nombreuses et profondes. Au printemps, la première grotte est un torrent dont l'orifice livre passage à une cascade d'eau boueuse.

L'existence de ces grottes est due sans doute à l'action de l'eau. Probablement qu'une faille s'est produite dans la roche, une véritable cassure des couches superposées. Au cours des âges ces espaces vides se sont modifiés. Les uns se sont agrandis, d'autres ont été comblés par la boue calcaire. Qui sait si les premiers habitants de notre pays n'y ont pas cherché un refuge contre les bêtes féroces ? Et peut-être qu'en creusant ce limon jaunâtre où le pied marque son empreinte, on découvrirait des vestiges humains.

JEAN DES SAPINS.

La flèche. — Dans un café, un consommateur lit à un autre un article de journal sur la restauration d'une cathédrale. Dans cet article est la phrase que voici :

« La solidité de la flèche ne dépend que des tirants ».

— Alors, fait l'auditeur, c'était le contraire au temps de Guillaume Tell : la solidité des tyrans ne dépendait que de la flèche.

MON MARI

(Patois de Boudevilliers, Neuchâtel).

Mon mari è bin malade
D'enna granta maladie.

I l'amo bin, mon mari,
I l'amo mii mor que vi.

E me demandà du bouelli,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie vatche
Qu'avé bin sa-t-an languì.

M'a demandà d'enna djeneullie,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie tiaupe
Qu'avé crèvà su le ni.

M'a demandà enna botollie,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie bollie
Ivouai lè bo fasan lieu ni.

Mâ, vète-cé, quan el eu bu,
Mâ, vète-cé, qu'è va mouairi.

Ma vezeunna me vin dire :
« Te ne pieure ton mari ! »

Ne veu pieurà que la teila
Qu'è me veu menà pouairi.

Se ç' n'étais enna vergogne,
Y'odri bin la requéri.

Vergogne ou non vergogne,
I me vui la requéri.

Mâ, quan i seu z'eu vèr la gordje,
Y'ai z'eu peur qu'è ne me mordji.

Une « horrible crise » — Ce n'était pas en temps de grippe. Un pharmacien écrivait à l'un de ses fournisseurs.

« Monsieur. — J'ai le regret de vous prévenir qu'il me sera tout à fait impossible de payer demain le billet de 380 francs que je vous ai souscrit et qu'il faudra renouveler. Nous subissons en ce moment une « crise horrible » : Il n'y a pas un seul malade dans tout le pays. — Votre dévoué serviteur ».

TRISTESSES ET ESPOIRS

La grippe semble vraiment le disputer en cruauté aux artisans de la terrible guerre qui désole le monde. Elle prend de jour en jour plus d'extension. Ses ravages sont effrayants. Elle frappe, inexorable, dans les rangs des forces vives de la population, fauchant, sans distinction, parmi ceux en qui l'on se plaisait à placer son espoir et sa confiance. Les médecins ne savent où donner de la tête ; ils sont surmenés. Le germe de la perfide maladie échappe encore à leur sagacité ; il les surprend par la soudaineté de ses attaques et la rapidité de ses effets. Il a passé contrat avec la mort, qui le suit pas à pas et n'épargne que fort peu de ceux qu'il désigne à ses coups. Des familles entières sont atteintes. Des veufs, des veuves, des orphelins sont dans la désolation et l'anxiété. Les plus courageux et les plus forts, comme les plus timorés et les plus faibles, sont hantés par la peur. La tristesse pèse sur la terre ; les arbres se dépouillent ; les feuilles mortes jonchent le sol ; les hirondelles nous ont quittés ; de grands vols de corbeaux, lugubres et croassants, assombrissent le ciel, comme des écharpes de deuil ; et l'hiver, le long hiver, est à la porte.

Mais après l'hiver reviendra le printemps, le printemps de la paix ; l'aurore de temps nouveaux ; l'envoi de l'humanité, délivrée du joug insupportable de la menace, vers des destinées plus heureuses, que salue un espoir fondé sur la justice, sur le droit et sur la liberté.

Et puisque nous avons parlé grippe, n'est-ce pas le moment de rappeler le morceau, publié jadis par le *Conteur* et dans lequel feu le Dr Rouge faisait le portrait de la grippe commune, dont la gravité n'est pas comparable à celle de la maladie actuelle.

Voici quelques passages de ce morceau :

La grippe.

Grippe, fléau du monde, exécrable torture,
Que le ciel inventa pour punir les méchants
Angine, coryza, bronchite et courbature

Pourquoi revenir tous les ans.

Triste soleil d'hiver, planète diabolique,
Astre maudit et détesté,
Pourquoi ne montres-tu qu'une figure étique
A notre pauvre humanité ?

Tes rayons refroidis, en traversant les brumes
Arrivant gelés jusqu'à nous
Font croître et prospérer le catarrhe et les rhumes
Et sont propices à la toux.

Nul de nous ne résiste à cette épidémie ;
Qu'il soit malingre ou fort
Chacun se trouve atteint dans son économie
Et se roidit contre le sort.

Le malheureux patient que la douleur énerve,
Souffre plus que Jupin accouchant de Minerve,
Trépassé par Vulcain.

Son front va s'entr'ouvrir et son crâne se brise ;
Ses membres sont perclus et sa poitrine est prise
Il cherche à respirer, mais hélas ! c'est en vain.

Ses poumons embrasés que le rhume secoue,
Sont gorgés d'un sang noir qui reflue à la joue
Et gonfle ses vaisseaux.

Il a froid, cependant la chaleur le tourmente !
Il frissonne, et pourtant sa peau reste brûlante !
Le ciel créa pour lui des supplices nouveaux.

Le médecin cherché percuta avec prudence
Le client qui recourt à sa vaste science ;
Il regarde la langue, examine les yeux,
Palpe chaque appareil, scrute tous les mystères
Qui se passent au sein de ces pauvres viscères
Et fronçant le sourcil prend un air sentencieux.

La langue jaune et sèche et le poulx diuruscule
Dénotent que le fiel remplit la vésicule,
Obstruant les conduits du petit intestin.
Grâce aux soins éclairés de l'Esculape habile
On éclaircit le sang qu'épaississait la bile
Par l'emploi judicieux de l'huile de ricin.

L'Hippocrate prescrit d'atroces médecines,
Que de savants commis, au fond des officines,
Préparent avec soin sous l'œil de leurs patrons.
Une émulsion douceâtre, un écœurant breuvage,
De drogues, de poisons, odieux assemblage
Filtrés et décantés sont extraits du pilon.
Le remède se prend par grandes cuillerées
Ainsi qu'il est écrit sur la fiole bouchée
Qui contient le médicament.

Le médecin permet pour toute nourriture
Les gros adoucissants et le bouillon de veau.
Si le patient va mieux, on joint à la mixture
Le classique pruneau.

Et la boule de gomme à la gomme arabique
A l'orange, au pavot ;
Le doux sucre candis, populaire béchique
Avec la pâte d'escargots.

La visqueuse althéa, la mauve émoulliente
Le nauséux gramont,
Le tilleul, l'oranger, plongés dans l'eau bouillante
Composent sa boisson.

Ou bien le thé Burnier qui donne réunies
Dans un même cornet,
Les simples du pays, de la pinovine amies,
Le bonhomme et le taconet.

Mais, grâce aux meilleurs soins, votre grippe est [guérie ;

Une douce moiteur rafraîchit votre peau.
Du mal qui vous brûlait, toute source est tarie ;
De même que l'Hébreu, vous sortez du tombeau.

Du sang impétueux, la course se modère,
Il coule lentement dans ses nombreux canaux ;
Le poulx précipité qui distendait l'artère
Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.

Le poulmon délivré du poison délétère
Qui gênait la respiration
Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
Et reprend gaiement sa fonction.

L'estomac en fureur s'agite dans le vide ;
Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
De drogues saturés, mais d'aliments avides
Il se révolte, mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée ;
Un gros et tendre chapon